

Jean-Michel Thomas

Les formules de politesse dans la correspondance d’Hector Malot

Les formules de politesse sont un usage ancien mais toujours actuel et familier. Parfois qualifiées de formules finales, ou de courtoisie, elles peuvent avoir un aspect désuet mais n’ont pas pour autant disparu à l’ère numérique, après leur allègement et leur réduction¹. La question initiale que chacun se pose avant de rédiger une lettre, et surtout une formule de politesse, est incontournable : à qui s’adresse-t-on ? La formule de courtoisie, comme le style général de la lettre, découleront de la réponse à cette interrogation. Et le rédacteur devra personnaliser son salut en fonction du destinataire, de la connaissance qu’il en a, et de ses liens avec lui. La formule de politesse semble donc pouvoir être un témoin et une source d’enseignements sur la relation entre l’auteur et le destinataire d’une lettre. Aussi est-il tentant de chercher à mieux cerner les liens entre Hector Malot et Jules Vallès à travers les formules de politesse qu’ils se sont adressées. Après une évocation du domaine épistolaire et des sources disponibles, ce sera l’objet principal de cette présentation, suivie par celle des formules d’Hector Malot envers ses autres correspondants.

Le domaine épistolaire

Les formules de politesse, même minimales, offrent toujours une possibilité de modulation, selon une échelle graduée, et nécessitent un choix du niveau de la salutation souhaitée. Ainsi, un banal « cordialement » peut-il être renforcé par deux appuis supplémentaires : « bien » ou « très ». Il en est de même pour les salutations, pouvant, au moins, être « distinguées », « cordiales » ou « amicales ». Cette adaptation est commune à tous. Les Allemands terminent leurs courriels en trois lettres. Avec une nuance distinctive entre l’aspect formel, cordial et amical². Les Anglais le font en deux lettres, avec la même graduation entre un salut neutre, aimable ou chaleureux³. Quant aux militaires, ils terminent leurs correspondances sur le seul critère

¹ Cdlt (cordialement) dans les courriels.

MbG, MhG, MfG soit, respectivement, Mit besten, herzlichen, freundlichen Grüßen (avec mes meilleures, cordiales, amicales salutations).

³ Best regards, Kind regards, Sincerely Yours (meilleures, aimables salutations, sincèrement votre).

hiérarchique, avec deux formules usuelles : « cordialement », pour les relations horizontales et vers l'aval, et « respectueusement » vers l'amont.

À côté de ces formules réduites, et en dehors de la correspondance privée, subsistent des règles d'usage indiquant quelle formule utiliser envers un académicien, un ambassadeur ou le nonce apostolique. Avec un « barème » fixant le niveau de la considération que l'on prie l'honorable destinataire d'agréer, allant de « haute et respectueuse » à simplement « distinguée » (quand elle ne l'est nullement !). Ces formules de politesse contiennent souvent, notamment dans les correspondances officielles, une certaine dose d'hypocrisie, au point de devenir parfois dithyrambiques voire obséquieuses. Elles peuvent aussi avoir une tendance inflationniste, offrant à l'expéditeur l'opportunité de faire des frais, gratuitement, au destinataire. Enfin, les formules entre deux personnes ont tendance à évoluer, en se réchauffant avec le temps. Ces expressions ont comme toile de fond un cadre formel et ancien, qui tient aux liens sociaux, à la courtoisie et qui est toujours, inconsciemment ou non, pris en compte. Les normes sociales de civilité et leur expression concernent toute la lettre, avec une place privilégiée pour les formules de courtoisie qui la ponctuent.

Au-delà de cette pérennité, la correspondance a bien sûr évolué depuis l'époque d'Hector Malot. Ces quelques mots précédant la signature appartenaient au domaine épistolaire, un art très codifié au XIX^e siècle, avec ses contraintes conventionnelles de bienséance. Cette imposition de l'ordre des choses, du code vestimentaire, des manières et des comportements dans la conversation ou l'écriture était régie par l'étiquette destinée à l'intégration et à la participation au jeu social. Et cette partition de civilité et de savoir-vivre épistolaires était mise en musique par la politesse, la délicatesse et la courtoisie.

Avant les formules finales, ces codes concernaient l'en-tête, la suscription⁴, les indications de lieu et du moment, les formules introductives ou formules d'appel⁵, le traitement⁶, la réclame⁷ ou la taille des marges en fonction de l'autorité destinataire. Un intervalle entre la formule d'appel et la première ligne devait ainsi être respecté, pour matérialiser sur le papier la distance sociale pouvant exister entre l'auteur et son destinataire. Des manuels détaillaient ces conventions avec leurs règles sociales, morales ou stylistiques. L'écriture d'une lettre était une matière enseignée à l'école primaire, au même titre que l'histoire ou le calcul. Elle figurait en 1886 dans le *Dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire* de Ferdinand Buisson⁸, affirmant dans

⁴ Dans une lettre officielle, nom et emploi du signataire et du destinataire.

⁵ Appellation donnée à son correspondant : Monsieur le Directeur, cher ami...

⁶ Ex : Votre Altesse, Votre Excellence, vous.

⁷ Grade ou titre et qualité du destinataire.

⁸ Co-fondateur de la ligue des Droits de l'Homme, ami de Jules Simon.

l'introduction : « L'art d'écrire une lettre doit compter parmi les plus essentiels résultats de toute éducation ».

Les sources

Les correspondances retrouvées, en provenance d'Hector Malot, sont malheureusement très limitées : 290 lettres, dont une cinquantaine à sa famille, ce qui est extrêmement peu sur une vie, surtout par rapport aux 4500 lettres de Maupassant ou aux 18000 de Victor Hugo, en grande partie disponibles en ligne. Un stock aussi restreint incite à la prudence. Outre les correspondances provenant d'archives municipales⁹ et des recueils de lettres écrites¹⁰ ou reçues¹¹ par Vallès, la recherche a été facilitée par un cahier du double des lettres d'Hector Malot, sur une courte période, et par un carnet dans lequel il notait les formules destinées à chacun de ses correspondants¹².

Malot et Vallès

La correspondance disponible comporte 54 lettres de Malot et 132 de Vallès. Ces deux épistoliers ont sensiblement le même âge, Malot a deux ans de plus que Vallès. Leur camaraderie date de 1853 à Paris. Neuf ans plus tard Malot a l'occasion de rendre un premier service à Vallès, employé à la mairie de Vaugirard, et qui a demandé un congé pour s'inscrire à la faculté de Caen. Alors qu'il est surveillant d'internat, il participe à un chahut du dortoir et il est destitué. Et Malot intervient pour convaincre le maire de Vaugirard de prolonger le congé de Vallès afin qu'il puisse passer sa licence. Max Gallo commente ainsi cet incident : « Vallès n'a pu renoncer à être lui-même : inacceptable par une structure, inassimilable »¹³.

En 1872, Vallès renoue sa relation avec Malot par ces mots : « Mon cher ami. Je puis bien vous appeler de ce nom-là ? »¹⁴. Et il lui annonce son exil, alors à Lausanne. Il retrace également son histoire sous la Commune en toute franchise : « Vous savez à quoi vous en tenir maintenant. Faut-il compter sur votre amitié pour vous prier de faire une démarche pour moi ? »

⁹ De Paris, Rouen, Fontenay-sous-Bois, Le Puy-en-Velay.

¹⁰ Publiées par Marie-Claire Bancquart dans Jules Vallès, *Correspondance avec Hector Malot* », EFR. 1968.

¹¹ Publiées par Gérard Delfau dans *Jules Vallès. L'exil à Londres. 1871-1880*. Bordas, 1971.

¹² Il est vraisemblable qu'il utilisait également ce carnet pour ses « envois presse », en adressant aux journalistes un ouvrage lors de sa parution, dans l'espoir d'une retombée dans la presse.

¹³ Max Gallo, *Les Grandes biographies. Jules Vallès. Jean Jaurès*, Robert Laffont, 2011, p 17 (1^{ère} édition, *Jules Vallès, ou la révolte d'une vie*, Robert Laffont, 1988).

¹⁴ Lettre de J. Vallès, 22 décembre 1872 (M-C Bancquart, *Op. cité*, p. 38).

Échanges atypiques

En réponse¹⁵, Malot, fixe le cadre de cette future collaboration :

Après la Commune vous seriez venu me demander de vous cacher, je vous aurais donné l'hospitalité : aujourd'hui, dans l'exil, vous me demandez un service, je ne vous le refuserai point. Je regrette que dans votre lettre vous parliez tant de votre rôle sous la Commune ; c'est en m'efforçant d'oublier ce rôle et en voulant ne me rappeler que votre exil que je me mets à votre disposition. Dites-moi donc ce que vous attendez de moi ; et ce qu'il me sera possible de faire - en dehors de toute politique bien entendu -, je le ferai.

Sans formule de politesse. Ceci marque d'emblée la distance imposée et liée à la Commune de Paris. C'est sur cette base que se retisse le lien entre Jules et Hector, avec les demandes de service et les sollicitations du proscrit, parfois impatient et véhément, et les réponses bourruées mais franches du Fontenaisien, sous la seule condition de ne pas aborder le sujet politique. Leurs échanges, durant l'exil de Vallès en Angleterre, de 1871 à 80, sont d'abord des relations de travail pour l'édition de livres. Malot est l'agent de Vallès auprès des éditeurs, du monde littéraire et des critiques.

Première chose surprenante, il n'y a souvent aucune formule de politesse dans ces échanges (pour 27 % des cas pour Malot, et 15 % pour Vallès). Malot oublie même de signer une de ses lettres. Avec davantage de lettres, près d'un tiers, sans la moindre formule, Malot apparaît distant, peu chaleureux et en tous cas plus froid que Vallès, qui exprime souvent ses remerciements, sa reconnaissance, et prie Malot d'excuser ses maladresses. Les formules avec « vous » (« à vous », « bien à vous », « tout à vous ») représentent la moitié des échanges entre Malot et Vallès, ou des treize lettres de Vallès à Levallois. Et la part relative de ces différents niveaux est instructive, en ayant à l'esprit la facilité naturelle, déjà évoquée, qui peut pousser à être généreux surtout quand cela ne coûte rien. Or, 58 % des formules adressées par Malot à Vallès sont « bien à vous ». Il est un peu plus courtois que Vallès, qui se contente le plus souvent du salut minimal et n'emploie quasiment jamais le « tout-à-vous » pour Malot, alors que c'est la seule formule qu'il utilise envers Levallois, dans les 13 lettres retrouvées. Des nuances qui ne sont pas anodines.

Toutefois, ces formules « à vous », à hauteur de 86 % de celles adressés par Vallès, doivent être relativisés. En effet un quart d'entre elles sont complétées par les mots suivants : « cordialement » (3 fois), « de cœur » (4 fois), et autres¹⁶. Soit un tarif de base agrémenté d'aimables compliments. En

¹⁵ Lettre d'H. Malot du 26 décembre 1872 (Gérard Delfau. *Op. cité*, p. 35).

¹⁶ « De tout cœur », « de plus grand cœur que jamais », « toujours », « bien sincèrement », « bien à vous », « avec toute ma sympathie », « mes continuel remerciements », « avec bien de la reconnaissance et de tout cœur », « avec mes souhaits bien vrais pour votre bonheur intime » (lors du remariage d'Hector Malot,

comparaison, Baudelaire, employant ces formules avec « à vous » dans 62 % de ses lettres connues, est beaucoup plus chaleureux et nullement avare du « tout à vous », dans celles à Poulet-Malassis, dit Coco mal perché, son ami éditeur¹⁷. Vallès est parfois étonnant, lui qui, selon Max Gallo, « ne supporte pas le conformisme dans la manière d'être ou d'écrire »¹⁸.

Hector aide Jules, mais sur un ton impératif, sans ménagement, avec des jugements incisifs sur son comportement. Comme, par exemple, ce conseil peu tendre : « Tâchez donc de mettre un peu de raison dans vos susceptibilités »¹⁹. Dans une autre lettre, il réprimande sèchement Vallès qui a fait une description assez cruelle de Levallois, ce qui éclaire bien les relations des deux épistoliers. Malot déclare en effet :

Pour moi, je vous demande (comme commission accordée à l'intermédiaire) d'adoucir ce que vous avez dit de Levallois. Il a un cou de dindonneau notamment qui est une grossièreté bien inutile. Maintenant, en ne parlant que pour vous, c'est un conseil que je vous donne et auquel je vous assure que vous ferez bien de réfléchir.²⁰

Ce reproche est suivi d'un « Bien à vous », qui après de tels propos, apparaît comme un minimum. Ce n'est pas là une simple recommandation, c'est un ordre de Malot auquel Vallès obéira en cédant à cette requête. Et Malot dans la lettre suivante²¹ précise : « Vos explications à propos de Levallois ne m'ont pas convaincu ». Avec de nouveaux reproches et cette conclusion : « L'artiste aussi bien que l'homme en eussent gagné chez vous à plus de vérité. Bien à vous ». Malot a donc incontestablement un langage direct, et de l'ascendant sur Vallès. Il est à nouveau véhément dans une autre lettre, « franche et brutale », selon les termes de Max Gallo, qui se demande si cette colère de Malot n'est pas due à sa déception de voir s'émanciper celui qui dépendait jusqu'alors de lui²². Hector avait envoyé un chèque de 500 francs, pour la première édition de *Jacques Vingtras*²³ et avait demandé à Jules de lui en accuser réception, ce que ce dernier n'avait pas fait, ce qui lui vaut le sermon suivant²⁴ :

Lisez donc mes lettres jusqu'au bout je vous prie : je vous ai dit que vous deviez m'envoyer un récit motivé. Vous me dites j'ai reçu le chèque. Quel

après le décès de sa première épouse, Anna Dariès, le 21/04/1880).

¹⁷ 106 lettres de Baudelaire à Poulet-Malassis : « à vous » : aucun, « bien à vous » : 18 %, « tout à vous » : 72 %.

¹⁸ Max Gallo, *Op. cité*, p. 476.

¹⁹ Lettre d'H. Malot du 13 février 1877 (G. Delfau, *Op. cité*, p. 109).

²⁰ Lettre d'H. Malot du 6 mai 1879 (*Idem*, p. 238). Voir Agnès Thomas-Vidal, « Être de la même coterie ». *Les Mémoires d'un critique*, du « petit Levallois », Journée d'étude sur l'École de Rouen, 23 mars 2019, à paraître dans les *Cahiers Flaubert-Maupassant*.

²¹ Lettre d'H. Malot du 20 mai 1879 (G. Delfau, *Op. cité*, p. 240).

²² *Op. cité*, p. 418.

²³ *L'Enfant*, de Jules Vallès. Parution le 17 mai 1879.

²⁴ Lettre d'H. Malot du 26 mai 1879. (G. Delfau, *Op. cité*, p. 240).

chèque ? Pourquoi ? De combien ? Ce n'est pas ainsi qu'on fait des affaires et puisque je suis votre homme d'affaires, il faut bien que vous vous décidiez à agir légalement : Je reconnais avoir reçu de Monsieur Hector Malot la somme de 500 francs, montant de mes droits d'auteur pour la première édition de *Jacques Vingtras* chez Charpentier. Dated et signez. Songez donc que si vous venez à mourir, vos héritiers pourraient me réclamer ce que j'ai reçu pour vous. Pensez à cela désormais et veillez à me mettre à l'abri de responsabilités. Maintenant puisque nous réglons nos comptes, laissez-moi vous dire que c'est un mauvais procédé d'avoir envoyé votre volume à d'autres avant moi ; je ne m'en fâche pas ; mais je vous le dis, comme j'ai l'habitude de tout dire. Bien à vous.

Et Vallès de répondre, penaud :

Votre lettre m'a fait beaucoup de peine. Je ne puis vous croire injuste. Je préfère me savoir maladroit. Comment donc vous ai-je expliqué mon retard d'envoi ? Je m'aperçois que je vous blesse à chaque moment tout en ayant pour vous une amitié et une estime dont pourraient témoigner tous ceux qui m'ont entendu parler de vous. Je vous adresse mon exemplaire²⁵. Vous pensez que je vous oublie. Je passe ma vie à vous remercier à part moi, et à chercher les moyens de vous prouver que c'est vrai ; c'est en rôdant autour de ces moyens que je vous parais égoïste et que je commets des fautes. Je ne puis vous dire que le jour où l'occasion se présentera de faire un effort, un sacrifice, une démarche qui puisse vous être utile, je le ferai fût-ce dans le danger. Rappelez-vous que je suis un irrégulier - d'habitudes comme de tempérament, dans la vie privée comme dans la vie publique - ce qui ne m'empêche pas de me dévouer - quand il le fallut dans la vie publique - ce qui ne prouve pas la sécheresse de mon cœur dans la vie privée. Je vous envoie le reçu tel que vous me le réclamez. Pardonnez-moi de ne pas l'avoir rédigé comme il le faut, tout de suite.

Mais, et cela peut paraître incongru dans de telles circonstances, il ajoute d'emblée une nouvelle requête :

Je serai bien content si c'était vous qui parliez de *Vingtras* dans *Le Siècle* ! Mais votre situation de romancier vous le défend peut-être. Enfin je vous dois l'apparition de ce livre. Je ne l'oublierai jamais. Je l'écrirai, je trouverai l'occasion de vous remercier publiquement. Si vous pouvez aider de votre plume (j'y tiendrai tant !) ou de votre recommandation, le succès de l'œuvre, ce serait reconnaissance. Je n'ose insister, devant votre lettre de reproches amicaux mais nets, ne me rappelant plus comment j'ai pu rédiger à propos de l'envoi de mon livre une phrase qui vous a déplu, alors que j'étais tout plein du service rendu. Laissez-moi vous répéter l'expression de mon amitié qui a bonne mémoire, et croyez, à travers mes maladrotes à mes sentiments bien dévoués. Jules Vallès.

Malot répond qu'il a mis fin à son rôle de critique littéraire :

²⁵ Avec la dédicace suivante : « A Hector Malot qui a été le parrain de ce livre, j'offre du fond de l'exil, avec mon œuvre, le témoignage de ma profonde amitié et de mon éternelle reconnaissance. Jules Vallès ».

Je voudrais faire dans *Le Siècle* l'article que vous désirez mais cela est impossible, la porte ouverte pour vous, je ne pourrais pas la refermer et je me fâcherais avec tous ceux que je refuserais ; je n'ai pas fait d'articles depuis 12 ans et j'en ai refusé à mes meilleurs amis, je ne suis que romancier ; c'est pour cela qu'on me fait si peu d'articles ; à quoi bon ; je ne rends pas les politesses qu'on a pour moi.²⁶

Votre dévoué

Mais Malot revient également sur l'incident de l'envoi par Vallès du premier exemplaire de *Jacques Vingtras*, à propos duquel celui-ci s'était montré navré, et il fait amende honorable :

Ne parlons plus, je vous prie, de l'envoi de votre livre. J'ai été évidemment trop susceptible en pensant que votre premier exemplaire serait pour celui qui s'était tant occupé de ce livre ; mais je vous répète que je ne suis pas fâché et que je ne vous en veux pas. Ce qui j'ai été pour vous, je le suis toujours c'est-à-dire Votre bien dévoué.

Ce mot touchant montre la disposition d'esprit de Malot, sa façon de pardonner, et même de s'accuser, sans rancœur ni ressentiment. Mais c'est la seule fois que Malot emploiera cette formule « Votre bien dévoué » envers Vallès. Pour être précis, il a déjà utilisé le mot dévoué²⁷, après avoir rendu une visite spéciale à Jourde, le directeur général du *Siècle*, pour lui demander de faire paraître un article sur *Vingtras*. Jourde lui a alors dit avoir reçu des plaintes d'abonnés, avec des réactions négatives contre ce livre. Et, malgré cet échec, Malot assure Vallès qu'il retentera une seconde recommandation auprès de Jourde : « Je vous le répète, je ferai le possible et l'impossible pour vous tirer d'une situation qui vous accable injustement ». Et il termine par ces mots : « Je suis désolé d'avoir à vous transmettre ces mauvaises nouvelles mais je ne veux pas qu'elles partent sans vous dire que vous me trouverez dévoué pour vous défendre et tout à vous ».

Tels sont donc les deux seuls emplois du mot « dévoué » par Malot envers Vallès, dans ce contexte de rigueur pour ne pas dire de rugosité de Malot. Pour autant, il a une réelle volonté d'aider Vallès à tout prix, qu'il détaillera à plusieurs reprises, comme lors de ses vœux de nouvel an pour 1877 : « Mes souhaits de nouvelle année pour vous et l'assurance que je ferai le possible pour vous servir en toutes circonstances. » Puis, à nouveau, le 8 octobre de la même année : Dites vous que je serai toujours là pour vous tendre la main. Pourtant, les rapports sont parfois cinglants. Malot écrit ainsi²⁸ :

Je ne croyais pas qu'après avoir été pendant sept années votre correspondant dévoué vous en arriveriez à douter de ce dévouement et à m'écrire « que je ne veux plus veiller sur votre littérature ».

²⁶ Lettre d'H. Malot du 28 mai 1879. (G. Delfau. *Op. cité*, p. 241).

²⁷ Lettre d'H. Malot du 6 juillet 1878. (G. Delfau. *Op. cité*, p. 177).

²⁸ Lettre d'H. Malot du 4 janvier 1879. (G. Delfau. *Op. cité*, p. 219).

Je vous plains d'avoir eu cette idée. En disant à Jourde de vous renvoyer tout de suite votre manuscrit, j'ai obéi à vos lettres dans lesquelles vous me disiez que si l'on ne vous prenait pas ce manuscrit vous vouliez le récrire pour le donner à Charpentier tout de suite, après avoir bouché les trous que vous aviez dû faire pour *Le Siècle*. Comment n'avez-vous pas compris cela et avez-vous été m'accuser ?

Si j'avais voulu ne plus m'occuper de vos affaires, convenez que dans ce que vous m'écrivez avec plus de huit jours de réflexion, je trouverais une belle occasion pour le faire. Il n'en sera rien ; je continuerai à vous rendre les services que je pourrai, n'ayant d'autre regret que de ne pas faire mieux et plus. Une bonne fois pour toutes, dites-vous que je fais toujours ce que je peux.

Malot émet des reproches directs, voire brutaux. Mais il sait aussi se reprendre sincèrement pour pardonner une blessure. À titre anecdotique, ces diverses prescriptions au proscrit précédaient le détail savoureux suivant :

Je n'ai absolument rien compris à ce que vous me dites à propos de Zola ; cela tient sans doute à ce que je n'ai pas lu le *Voltaire* ; il me semble que vous avez eu l'intention de m'être agréable et que le résultat a été d'être agréable à Zola. Est-ce cela ? S'il en est ainsi tant mieux pour Zola ; je souhaite qu'il vous en sache gré quoique ce soit un requin qui ne s'embarrasse pas de sentiments encombrants ou gênants ; pour moi je vous remercie de l'intention comme si elle avait été réalisée et je la tiens pour un fait accompli. Je vous envoie mes souhaits de nouvelle année – cordialement. Hector Malot.

Une autre déclaration témoigne de son inlassable soutien :

Je vous répète si cela est nécessaire que je serai heureux de pouvoir vous être utile ; quand vous me paraissez prêt à aller de l'avant - (n'importe où) - vous me faites plaisir ; je ne vous gronde que quand vous êtes envahi par le découragement et l'inquiétude, un homme comme vous ne se décourage pas si dures que soient les circonstances.

Toutes ces citations montrent le dévouement de Malot, que, curieusement, il n'exprime pas dans ses formules de politesse où il aurait pu signer plusieurs fois « Votre bien dévoué ». C'est paradoxal car c'est au contraire précisément l'une des formules de courtoisie les plus fréquentes de Malot envers ses autres correspondants. On peut s'interroger sur cette réticence. C'est une des caractéristiques de ces échanges atypiques entre Malot et Vallès, qui tous deux s'épanchent fréquemment dans leurs courriers sur la nature de leurs relations, avec ensuite des formules de politesse courtes, banales et réduites à « à vous » ou « bien à vous ». Ceci ne facilite donc pas cette approche sous l'angle des formules de courtoisie et contredit le principe du réchauffement épistolaire avec le temps.

La comparaison avec les lettres entre Vallès et Séverine, dans des conditions certes différentes, s'agissant en premier lieu d'un homme et d'une femme, est intéressante. Au début, Vallès est encore en exil et Séverine,

beaucoup plus jeune, travaille pour lui à des relectures et corrections. Mais entre l'ancien réfractaire et son employée, le sujet politique n'est pas tabou. Il y a au contraire une convergence d'opinions qui se traduit par des formules de courtoisies beaucoup plus chaleureuses. Ainsi, le révolutionnaire impénitent fait-il précéder sa signature par des « votre reconnaissant camarade », « mes vrais amitiés », de nombreuses poignées de main ou également des « je vous embrasse fraternellement ».

L'examen des formules d'appel fournit également des informations précieuses. En effet, ces lettres de Vallès à Séverine commencent toutes par « Ma chère camarade », « chère citoyenne » ou « ma chère enfant » auxquelles Séverine répond par « Mon camarade », « mon bien cher ami ». Or, au contraire, les lettres entre Malot et Vallès n'ont, le plus souvent, aucune formule liminaire, comme dans 53 lettres d'Hector sur 54. Ce ne sont donc que de simples papiers, sans le moindre bonjour, avec une seule exception de Malot, quand il écrit « Mon cher Vallès » dans sa dernière lettre connue en 1880²⁹, et une vingtaine de la part de Vallès³⁰.

Il y donc eu, au total, pendant neuf ans et hormis ces quelques entorses, 112 papiers de Vallès dépourvus de ce premier lien élémentaire qui caractérise une lettre. Cet autre constat est également étonnant. En effet, toutes les correspondances d'auteurs, d'éditeurs et de critiques, à commencer par celles de Malot et Vallès envers d'autres personnes, débutent par un « mon cher » (ami, confère, compatriote ou autres...). Le mystère reste entier sur ces relations épistolaires atypiques.

Une amitié ?

Que dire alors de l'amitié entre ces deux correspondants ? Certes Malot est l'un des rares présents à la Gare du Nord le 13 juillet 1880 pour accueillir Vallès à son retour après neuf ans d'exil. Certes Vallès lui a écrit son désir de « rester un peu votre ami »³¹, il a signé une reconnaissance de restitution de valeurs par « son ami Hector Malot »³², et il l'a choisi pour être son exécuteur testamentaire³³. Et, certes, après la mort de Vallès, Malot a écrit à Séverine pour publier *l'Insurgé*, conformément au « désir de notre ami ».

Il est vraisemblable que les relations entre les deux romanciers se sont resserrées après l'exil. Ils se sont alors vus fréquemment à Fontenay-sous-Bois,

²⁹ Lettre d'H. Malot du 29 janvier 1880. (G. Delfau. *Op. cité*, p. 331).

³⁰ Lettres de J. Vallès. M-Claire Blanquart. *Op. cité* : « Mon cher Malot », dans les formules d'appel, le 5 janvier 1862 et en 1863 (p. 35 et 36), les 17 et 20 mai 1878 (p. 270 et 273) et dans les lettres (p. 271 et 275), dans la période d'euphorie liée à la parution de Vingtras, puis au retour d'exil (p. 378 à 385). « Mon cher ami », le 22 décembre 1872 (p. 38), puis en 1883-84 (p. 386 à 391).

³¹ Lettre de J. Vallès de juillet 1876. (*Ibidem*, p.115).

³² Reconnaissance de J. Vallès du 19 sept. 1884. (*Ibidem*, p. 391).

³³ Lettre de J. Vallès du 18 novembre 1884. (*Ibidem*, p. 391).

et avaient donc moins l'occasion de s'écrire. Mais dans les formules de politesse de leurs échanges³⁴, Malot ne signe qu'une seule fois « Amitiés », dans la joie de la parution de *Vingtras*, pour laquelle il s'est tant démené³⁵, et Vallès deux fois³⁶, en 132 lettres.

Ces échanges épistolaires peu conformistes, sont trop brefs et lacunaires. Mais ils sont le reflet éloquent des rapports réels entre Malot et Vallès. Ceci relativise la « profonde amitié » annoncée dans la dédicace de son *Vingtras*. Cette relation est très particulière, avec une estime réciproque, une aide généreuse de Malot et une reconnaissance de Vallès, mais aussi un fossé politique jamais oublié ni surmonté. Le ton de ses nombreux reproches en témoigne, Malot se situe bien en dessous du niveau de liens proclamés par Vallès. Il ne s'abandonne pas à la dérive facile et laudative avant de signer ses lettres. Ses formules de courtoisie envers Vallès, quand elles existent, sont réservées. Il est pour lui « l'ami des mauvais jours »³⁷. Comme camarade ayant le sens de la solidarité, il aide sans réserve le condamné à mort par contumace qui est dans le besoin et n'a rien à manger. Mais l'impulsivité, la désinvolture, le caractère intéressé, maladroit voire ingrat de Jules, restreignent ses élans. Et Hector lui répond, selon Max Gallo, dans sa « froideur et sa rigueur »³⁸, soit loin de la chaleur, de l'affection, de la délicatesse et de la confiance qui constituent la véritable l'amitié.

Aussi semble-t-il plus juste de qualifier leurs rapports, selon les propres termes de Vallès, de « camaraderie assidue »³⁹, « dévouée »⁴⁰, « empressée et courageuse »⁴¹, et enfin « simple et courageuse »⁴², avec cet aveu à Malot : « Vous aurez été mon meilleur camarade et croyez que sous mes brutalités d'allure se cache l'émotion d'une sincère reconnaissance »⁴³. Cet ajustement réciproque, désignant le communard Vallès comme un camarade, ne constitue nullement un déshonneur pour celui-ci. En outre, il correspond bien à la nuance énoncée par Vallès, après le remariage de Malot, où il se demande quand il pourra « re-sonner à votre porte amie, en camarade qui ne dérange pas »⁴⁴.

³⁴ L'intégralité des lettres existantes de Vallès n'a probablement pas été examinée. Certaines, écrites vers 1884, pourraient être aux archives du Puy-en-Velay.

³⁵ Lettre de Malot du 19 juin 1879. (G. Delfau. *Op. cité*, p. 246).

³⁶ Lettres de Vallès 1877 et 5 août 1878. (M.-C Bancquart, *Op. cité*, p. 157 et 290).

³⁷ *Ibidem*, p. 17 : « On devine en revanche que Vallès tient Malot pour l'ami des mauvais jours, point assez bohème de cœur et de mœurs pour correspondre tout à fait à la nature du Réfractaire mais précisément assez grave et assez juste pour qu'on puisse compter sur lui ».

³⁸ Max Gallo. *Op. cité*, p. 393.

³⁹ Lettre de J. Vallès du 15 octobre 1878. (M.-C Bancquart, *Op. cité*, p. 301).

⁴⁰ Lettre de J. Vallès de décembre 1878. (*Ibidem*, p. 320).

⁴¹ Lettre de J. Vallès de décembre 1878. (*Ibidem*, p. 324).

⁴² Lettre de J. Vallès de 16 mai 1881. (*Ibidem*, p. 380).

⁴³ Lettre de J. Vallès de janvier 1879. (*Ibidem*, p. 333).

⁴⁴ Lettre de J. Vallès de juillet 1881. (*Ibidem*, p. 384).

Voici donc ce que nous précisent les formules de politesse de ces deux écrivains sur la singularité de leur relation.

Malot et ses autres correspondants

En dehors de cette correspondance avec Vallès, les formules de politesse des quelques 190 autres lettres de Malot⁴⁵, adressées à une centaine de destinataires différents, ont des traits marquants quant aux termes employés et à leur combinaison. Dans ces lettres, les formules identiques sont très marginales, une douzaine seulement, dont six ne sont répétées qu'une fois. Parmi celles qui prévalent, figurent « Bien à vous » et « Amitiés »⁴⁶. Au-delà de ces quelques redites, c'est la variété qui est à noter, avec 160 formules différentes, soit 87 % du stock observé.

En 19 lettres à Eugène Noël, Malot n'emploie jamais la même formule. En 29 lettres à Ferdinand Fabre il signe deux fois « Bien à vous », avec donc 27 autres expressions toutes différentes. Ceci n'est pas un hasard, mais traduit une volonté, un effort d'attention, d'application et de créativité, pour ne pas écrire toujours la même chose. Ces formules ne sont cependant pas radicalement différentes et n'ont parfois entre elles que des distinctions minimales. Elles sont forcément proches car construites à partir de termes souvent identiques, mais articulés avec variété. Les verbes sont souvent les mêmes (recevez, croyez, agréer, je vous envoie ou vous adresse...), avec une vingtaine de combinaisons possibles (veuillez, je vous prie, agréer). De même les mots et adjectifs ne sont pas innombrables. Leur évocation rapide, dans l'ordre alphabétique, avec leurs fréquences et l'agencement qui les différencie, donne une idée des expressions favorites de Malot.

Les « à toi, à vous, bien à vous, tout à vous » ne se rencontrent que dans 15% de ce lot, et, le plus souvent en complément d'une première formule et non seules avant la signature, comme pour Vallès. On peut y voir une autre façon de dire « à votre service ». « Admiration » est le mot réservé à Hugo, le riverain de Villequier, que Malot prie « d'agréer l'assurance de la profonde admiration et de la respectueuse amitié de votre tout dévoué ». Mais il n'adresse à Maupassant que sa « sympathique admiration ».

« Affection », « affectueusement » ou « votre affectionné » sont des expressions que Malot adresse exclusivement à sa famille, en l'occurrence à sa nièce Olympe Beauvet qui habite La Bouille. Dans la cinquantaine de ses lettres purement familiales, et hors de ce bilan, adressées à sa fille Lucie et à sa petite fille Perrine, il écrit le plus souvent, comme tout un chacun, « je t'embrasse tendrement » (40 fois) ou « bien affectueusement » (11 fois). Il transmet également, mais rarement, ses sentiments ou son souvenir, « affectueux », à Ferdinand Fabre et à Eugène Noël. Mais il n'emploie jamais

⁴⁵ Dont 27 à F. Fabre, 19 à E. Noël, 6 à H. Taine et 5 à Nadar.

⁴⁶ Respectivement à 14 et 4 reprises.

« votre bien affectionné » en dehors de la famille, comme le font souvent Baudelaire envers Sainte-Beuve ou Flaubert à Victor Hugo.

Malot ne réserve ses amitiés qu'à quelques privilégiés : Hugo, Levallois, Fabre, Canivet, Vermorel, Granguillot et Montagne. C'est aussi son amitié que Levallois lui adresse en retour dans 20 % de ses lettres. Un lien qui se construit petit à petit, et cela peut prendre du temps. Ayant prié Eugène Noël d'agréer l'assurance de sa « considération distinguée » en 1861⁴⁷, ce n'est qu'après 29 ans que Malot lui adresse un « bien amicalement », et 2 ans plus tard, son amitié, validée après 35 ans⁴⁸, par « Croyez à toute mon amitié ».

Envers les dames, Malot adresse ses amitiés à Mesdames Levallois et Fabre. Il écrit ainsi à Levallois « Mes amitiés à Madame, bien à toi ». Ce qui envers une femme mariée, et selon les principes de l'époque, pouvait constituer une familiarité. Mais les liens étroits entre les familles Malot, Levallois et Fabre autorisaient cette cordialité. C'est à Fabre qu'il adresse cette formule énigmatique, dont on ne sait si elle accorde un supplément ou une restriction : « Nos amitiés aux vôtres et à vous une cordiale poignée de main ».

« Amitié » est enfin le terme que Malot emploie pour son gendre Henri Mesple. C'est inhabituel dans la mesure où on choisit ses amis, mais pas son gendre, en principe. Mais en l'occurrence, c'est bel et bien Malot qui a choisi son gendre, après sélection sur dossier⁴⁹. Aucune lettre de Mesple à son beau-père, ne permet en revanche de connaître la formule qu'il employait envers celui qu'il avait également ainsi choisi.

Pour transmettre ses sentiments, Malot emploie quatre fois plus souvent « assurance » qu'« expression ». Ce faisant, il ne tient pas compte des manuels de correspondance qui recommandent de réserver le terme d'« expression », manifestant plus de déférence, envers un supérieur, et celui d'« assurance » envers un subordonné. Or Malot fait le contraire et envoie de telles assurances à Victor Hugo et Hippolyte Taine. Ceci illustre la liberté qu'il s'autorise dans le suivi de ces usages codifiés.

La confraternité, entre les membres de la Société des Gens de Lettres, est une distinction que Malot aime transmettre à ses confrères. Son petit carnet contient la liste des correspondants dignes d'être assurés de sa « sympathie confraternelle », qu'il affectionne manifestement et dont il a peut-être la paternité. La considération est surtout un terme officiel, employé selon le rang social ou la fonction et que Malot utilise rarement. Il lui préfère « sentiments », qu'il emploie deux fois plus souvent. « Considération » n'est en principe pas employé seul mais avec un qualificatif, gradué selon le rang du destinataire. Pourtant Malot écrit un jour à la mairie de Fontenay. « Recevez l'assurance de ma considération ». Mais c'est l'expression de sa colère, lors de sa démission

⁴⁷ Lettre d'H. Malot du 8 mai 1861. Bibliothèque municipale de Rouen.

⁴⁸ Lettre d'H. Malot du 24 novembre 1896. *Ibidem*.

⁴⁹ Voir notre article « Le mariage de Lucie Malot », revue en ligne Perrine, 2012.

du poste de conseiller municipal. Il gratifie également George Sand de sa « haute considération », avant de mieux la connaître. Il a alors 31 ans et elle 57.

Le mot le plus fréquent, à hauteur de 50 % de ses lettres, est « votre bien dévoué » ou « tout dévoué », et ce presque toujours après une première formule de politesse. Cette fréquence accentue le déséquilibre constaté envers Vallès, pour lequel cette formule de politesse n'a été employée qu'une seule fois.

L'estime et la sympathie sont, à égalité, les sentiments les plus fréquemment exprimés par Malot, et le plus souvent conjointement. Son estime peut être cordiale et sa sympathie, vive, respectueuse, affectueuse et, comme on vient de le voir, confraternelle. On peut s'interroger par rapport aux canons épistolaires d'alors, qui réservaient le mot estime aux personnes de rang élevé écrivant à quelqu'un de moindre rang. Malot n'a en effet pas attendu d'être en pleine notoriété pour employer ce terme dès 1861, à 31 ans. Cela confirme sa latitude vis-à-vis de ces codes.

Certains mots usuels dans ce genre de formules sont absents ou rares : « gratitude », n'est jamais employé dans les lettres étudiées, et « salutation » ne l'est qu'une seule fois. Parmi les abréviations du carnet de Malot figure « hom. », qui signifie probablement hommages, ces devoirs de civilité qui s'offraient à l'époque à des femmes comme à des hommes. Il ne présente pas ses hommages mais transmet à Madame Taine l'hommage de son profond dévouement. Et quand un de ses amis le prie de présenter ses respectueux hommages à Madame Malot, il lui demande de le rappeler au bon souvenir de son épouse ou de lui transmettre ses amitiés.

Il n'y a que sept lettres de Malot à des femmes, dont quatre à Séverine, ce qui est vraiment trop peu pour affirmer quoi que ce soit quant à sa correspondance avec la gente féminine. Envers les dames, Flaubert, quant à lui, éprouve une attirance spéciale pour une partie de leur anatomie : leurs pieds. Décrivant avec soin les souliers de Madame Bovary et troublé par la simple vue d'une pointe de bottine dépassant d'une robe, il écrit : « Je baise les mains de Madame Adam en me mettant à ses pieds ». Et, à l'attention de Mme de Loynes : « Je me précipite sous la semelle de vos pantoufles, et tout en les baisant, je me répète que je suis tout à vous ».

Contrairement à Baudelaire, Malot n'écrit jamais « respect » ni « respectueusement ». Il emploie en revanche uniquement l'adjectif « respectueux », mais avec une grande parcimonie. Il présente ainsi sa « respectueuse sympathie », uniquement à Jules Simon et à Victor Hugo (2 fois) ou, à ce dernier, sa « respectueuse amitié ». Il emploie très peu la formule : « Je vous serre la main », dans 2 % seulement des lettres vues. Il se

démarque en cela de Victor Hugo qui offre sa poignée de main d'au moins trente façons différentes⁵⁰.

Pour les verbes, Malot utilise plus souvent « croire », qu'« agréer », précédé dans les trois-quarts des cas par « je vous prie » ou « veuillez », plus courtois, mais sans aller jusqu'à « daignez agréer », spécialement déférent à l'égard d'une femme. La grande diversité de toutes ses formules tient surtout à l'emploi varié de plusieurs verbes, très souvent deux et parfois jusqu'à cinq⁵¹. Enfin, aucune règle précise n'apparaît, dans cet échantillon réduit, pour l'attribution de formules en fonction des destinataires. Et cela semble confirmer la préférence de Malot à se laisser guider par la fantaisie de sa belle plume, sa spontanéité et son cœur, plutôt que de suivre scrupuleusement un code conventionnel.

Conclusion

Les formules de politesse d'un écrivain sont à l'évidence une expression personnelle et littéraire pouvant constituer, à titre d'apport complémentaire, une source utile pour aider à révéler de nombreux aspects de son caractère et de sa sociabilité. La présente démarche a ainsi permis de percevoir, sous un angle inhabituel, les relations entre Hector Malot et Jules Vallès, avec un enrichissement sur la nature de leurs échanges singuliers et de leurs liens. Mais pour les autres correspondants de Malot, cette tentative est limitée par la faiblesse du nombre de documents encore disponibles, ce qui la restreint à des observations factuelles et limitées. Illustrant ses qualités d'écrivain, l'étude des formules de politesse de sa correspondance confirme toutefois certains traits marquants du tempérament d'Hector Malot : son sens de l'engagement et des responsabilités lui incombant, son attention envers les autres et son réel dévouement

⁵⁰ Cordialement, bien cordialement, avec une vive cordialité, bien affectueusement, tendrement, fraternellement. Ou : « Je serre et je baise votre main », qui est cordiale, héroïque ou illustre (Garibaldi). Ce serrement concerne « les mains », « les deux mains », « vos mains dans les miennes » (à Alexandre Dumas) ou « vos quatre mains généreuses » (à Paul Meurisse). Sans oublier les accolades, les serrements dans les bras et les « shake-hand ».

⁵¹ Au fils de Victor Hugo : « Veuillez être, je vous prie, mon interprète auprès de votre père, transmettez-lui mes sentiments d'admiration et d'estime et agréez pour vous, cher Monsieur, l'assurance de la sincère sympathie de votre tout dévoué ».